

NOUVELLES

Catégorie Lycées

1^{er} Prix

Jade GAUTTIERI

Lycée Saint-Paul, Saint-Étienne

Evanescence

C'est en m'asseyant devant mon thé que j'ai vu la lettre d'Anna, et, à vrai dire, je n'en avais pas grand chose à faire, et ce d'abord parce que je ne connaissais pas d'Anna. L'enveloppe était charmante, mon nom manuscrit à l'encre bleue sous une petite figure d'ange argenté, comme un petit faire-part aux teintes de dragée. Je pensais que cette attention ravirait Georges. Peut être qu'il saurait même qui était Anna.

Il était assis en face de moi, dans ce fauteuil bleu, près de la fenêtre. Il avait l'œil humide, ciel pluvieux qu'aucun rayon de soleil ne venait égayer. Cet œil là était ce qui lui restait de beau, une beauté triste et sale, qui se perdait longtemps dans le lent balancement de la pendule d'argent. Elle marquait quatre heures de l'après-midi, l'heure de mon thé. Je posai donc l'enveloppe contre le soliflore où fanaient des myosotis, et, consciencieusement, je saisis la tasse. Le thé avait refroidi comme je ne l'avais pas bu tout de suite après que Georges me l'ait servi. J'ai pensé à aller le réchauffer dans la cuisine, mais ça aurait été long, alors je me suis résignée à le boire ainsi. Le goût était un peu âcre, mais comme Georges me regardait, j'ai souri pour qu'il ne pense pas qu'il avait mal fait. Cela m'a ensuite semblé être une précaution inutile, parce qu'il avait les yeux dans le vague plus que sur mon visage.

Il avait l'air hagard, un peu perdu. Là où il avait posé sa tête contre le fauteuil, ses cheveux gris étaient ébouriffés. Malgré ses traits tombants, je voyais toujours la courbe naturelle de sa bouche qui lui dessinait ce petit sourire plaisant, et qui l'empêchait d'être tout à fait triste autrement que pour lui-même. Il se leva douloureusement du fauteuil. Il fit quelques pas et disparu dans le couloir. J'étais seule dans la salle. C'était une immense pièce pour une seule personne, toute en longueur, avec une grande table en bois au centre.

A l'époque où les enfants étaient petits, leurs rires résonnaient ici, leurs petits pas rapides faisaient vibrer le sol encore en terre battue, et s'il n'y avait parfois que de la soupe diluée à manger le soir, nous étions toujours repus de sourires. Georges leur racontait ensuite de drôles d'histoires peuplées de personnages fantastiques, et puis, les yeux brillants de bonheur et de sommeil, ils allaient se coucher gentiment avant que j'aie les border. Je souriais toute seule, bercée par mes pensées. En ouvrant les yeux, je me rappelais du carrelage froid sous mes pieds, de l'écho assourdissant du silence autour de moi, de cette triste odeur de propre. Ni enfants ni époux pour rendre ses couleurs à la salle. Je m'inquiétais pour Georges, la pendule marquait la demie.

Je me levai et m'avançai doucement vers le couloir. Chaque pas était soigneusement calculé, petit et lent, pour ne pas perdre l'équilibre. Je m'agrippai à la poignée, l'abaissai. Le couloir était long et sombre, il n'y avait pas de fenêtre, sauf une lucarne poussiéreuse à mi chemin entre la salle et notre chambre. Je marchai, une main appuyée contre le mur, et je distinguais dans la pénombre, juste au dessus de mes doigts, le chapelet de photographies qui égrenait inexorablement le temps. Je voyais nos visages se rider, nos dos s'affaisser, nos

cheveux se blanchir. Pourtant, Georges souriait toujours à mes côtés, force tranquille endossant en silence les affres des années. A mesure que nous plions, les enfants s'élevaient, s'élançaient, s'envolaient.

Je glissai encore vers la chambre. Georges n'y était pas, mais j'entendais un clapotement régulier et sourd dans la salle d'eau. Je frappe à la porte, et seule l'eau me répond, j'ouvre. Georges était là, la joue ruisselante de sang, un rasoir à la main et du cirage brun dans l'autre, en larmes. Il avait l'air bouleversé et coupable d'un enfant pris sur le fait, entre honte et chagrin. Je fermis le robinet et le faisais asseoir sur le bord de la baignoire. Il ne lâchait pas la petite boîte de cirage, et pleurait encore, et murmurait d'une voix un peu rauque, qu'il avait voulu être beau pour que je sois contente et bien fière de lui, qu'il aurait voulu-se débarbouiller tout seul et être beau pour moi ce soir, parce que c'était mon anniversaire, parce que les enfants seraient tous là dans la grande salle, parce qu'il devait être propre devant eux. Je le rassurais tant bien que mal en désinfectant la coupure, un peu profonde mais courte. Je lui soufflai qu'il était élégant dans sa chemise bleue, que les enfants et moi étions fiers de lui, et qu'il serait si propre ce soir que nous en serions éblouis. Quand j'ai jeté le coton rosi par les dernières gouttes de sang qui avaient cessé de perler autour de la plaie, il a laissé tomber le cirage et a attrapé ma main. Pendant un instant, nous étions comme des amoureux du premier jour, timides et profondément aimants sous les derniers rayons de soleil du jour, et nos doigts mêlés criaient ce que nos voix ne pouvaient plus dire.

Georges et moi nous étions assis, comme d'habitude, lui au bout de la table, et moi à côté. La soupe fumait dans nos assiettes. Le choc des cuillères se répétait comme une pulsation métallique répondant à l'appel des ventres vides. Il avait déjà oublié sa coupure, les enfants, l'anniversaire. Heureusement. Ce n'était pas mon anniversaire, pas plus qu'un jour de visite des enfants. Pour être honnête, ils n'appelaient pas, ils ne venaient pas non plus. Ils ont laissé à leurs chers parents des souvenirs accrochés sur le mur du couloir, et un vide immense dans le reste de la maison et dans mon cœur. Peut être qu'en rentrant de l'école ils me raconteront leur journée, et qu'après, Georges leur dira de belles histoires. Peut être qu'ils ne nous auront pas tout à fait oubliés.

Georges se leva et la chaise retomba dans un bruit sourd sur le carrelage. Il ne s'en rendit presque pas compte, et rangea son couvert sale dans le four. Avec ce sourire dont il avait le secret, il me souhaita une bonne nuit. J'étais toujours assise, j'aurais voulu pleurer parce qu'il ne savait plus rien, mais je ne savais plus vraiment non plus. J'ai laissé le couvert là où il était, et j'ai fait signe à Georges de m'attendre. Il prit mon bras et je m'y appuyai comme lui contre le mur. Nous nous sommes lancés dans la traversée du couloir, deux silhouettes chancelantes et grises engagées dans les ténèbres.

L'air froid s'infiltrait par la fenêtre de la chambre. La nuit avait déjà emporté toutes les âmes au dehors, elle les avait dorlotées un moment entre deux nuages et elles s'étaient assoupies. Nous deux, nous deux seuls faisons de la résistance. Georges avait quitté son pardessus, mais il avait grand mal à déboutonner sa chemise. Ses doigts glissaient invariablement sur les petits boutons bleus, et viraient lentement au violet. Il avait froid. Je m'approchais et commençais à les défaire un à un. Une larme froide s'écrasa sur ma main. Tête baissé, comme un petit garçon, Georges reniflait. Je me pressais. Enfin il se retrouvait là, moitié nu et grelottant. Il avait un corps encore droit, des épaules fortes, mais ni sa peau ni son ventre n'avaient fait face aux assauts du temps. Je l'aidais à enfiler les manches de son vêtement, puis j'allais à la commode chercher ma chemise de nuit. Il me regarda, me dit que j'étais belle. Nous avons résisté à l'appétit cruel du temps, et, après tout, peut être étions nous plus jeunes dans nos cœurs que les amants de vingt ans. Notre valse, à nous, cette nuit, dura mille temps. Quand Georges cessa de fredonner, nous de danser et la nuit de palpiter, nous nous sommes couchés.

Je sentais Georges à côté de moi, son dos presque contre le mien. Il dormait bien comme cela, à me sentir près de lui sans que nous ne nous étouffions. Le temps faisait cortège mais nous avions gardé cette habitude, nuit après nuit, valse après valse. Et, une dernière fois avant de me laisser aller au sommeil, je me retournais péniblement vers Georges pour rêver de son dos qui valsait encore au rythme de son souffle.

L'aube claire s'est levée ce matin, blanche et poudrée sur nos draps. Le soleil-matinal caressait nos cheveux d'argent, les oiseaux dehors pépiaient gaiement malgré la fraîcheur de l'air. J'avais un peu froid, je pris ma robe de chambre. C'était un cadeau sûrement, la matière était trop chère pour moi, mais il m'était impossible de me souvenir de qui elle venait. Je ne voyais même pas qui aurait pu m'offrir quelque chose. Georges dormait encore. Les rayons couvraient son corps d'or et de lumière, il semblait régner paisiblement sur son sommeil.

J'ai bu un café, seule dans la salle. Mes pensées avaient l'amertume du liquide brûlant. Comme d'habitude, même chicorée, même pain beurré, même jus pressé. Sans hâte, je rinçais à l'eau claire la vaisselle blanche et bleue puis, lentement toujours, je m'engouffrais dans le couloir obscur. Mon pas résonnait entre les murs bas. Les photographies papillonnaient toujours autour de moi, les cœurs des enfants palpitaient éternellement en elles et, le temps d'un clignement de paupière, ma solitude se dissipa.

La chambre enfin. J'évitais consciencieusement le lit et m'habillais en silence. Le bruit dépouillait peu à peu le jour de ses dernières reliques nocturnes. Au dehors, le soleil réchauffait la façade alors que la rosée glacée s'évaporait sous son regard clément. Je m'asseyais à la tête du lit et perdais longtemps mon regard dans les valse brèves des mésanges. Il me sembla à cet instant que le monde aurait pu s'effondrer sans que je n'en pris conscience. Mes rêveries me bercèrent si tard que je ne veillais presque plus. Georges m'en tira d'un soupir rauque.

Il m'appela par trois fois, clairement, confusément, indistinctement. Je me pressais au pied du lit, ma tête sur les draps, près de la sienne. Paisiblement, je passais ma main dans ses cheveux chauds sous le soleil et répétais tendrement son nom. Il semblait juste s'être assoupi à nouveau et pourtant, pourtant il murmurait insensiblement quelque chose de doux et de rond, quelques mots qu'il ronronnait avec ce sourire aimant peint sur le visage. Il resta longtemps comme cela, comme un ange blanc argenté par le soleil qui l'auréolait, puis, sans que ses yeux ni ses lèvres ne se crispent d'aucune douleur, il geignit lentement. Je m'agenouillai précautionneusement en serrant toujours ses doigts entre les miens.

Ses paupières s'ouvrirent soudain à la lumière mais il ne me vit plus. Ses lèvres laissèrent s'échapper un souffle et sa main la mienne.

Le soleil a quitté son front.

Il y eu un vide. Un très long moment blanc et sourd. Plus rien sauf sous mes doigts crispés sur son poignet, la chaleur qui quittait sa peau.

Son cou sans pouls restait raide sous ma paume, sans que mes sanglots chauds roulant sur ses tempes ne les fassent battre de nouveau. Mes pleurs s'éternisèrent sûrement. Je n'en savais plus rien. Georges était parti, parti pour toujours, sans moi. Il m'avait abandonnée là, sur le bord du lit. Il ne prendra plus de chicorée, ni de pain beurré, ni de jus pressé. Il ne soupirera plus devant la pendule d'argent. Il faudra marcher seule le long des photographies des enfants et oublier que lui ne les voit plus. Il ne les verra plus jamais, ni les photographies, ni les enfants. Et à quoi bon penser, penser que lui ne sera plus là pour voir demain les mésanges voler dans le soleil. Enfin, enfin, les heures se sont égrainées sans que j'en ai eu conscience.

Quelqu'un a frappé à la porte. Je me lève, les doigts de Georges glissent entre les miens, et

c'est comme si j'emportais son souffle au creux de ma paume. J'aimerais noyer mes soucis dans ses yeux, ses yeux froids comme l'océan, mais il les a fermés, asséchés.

Je traverse le couloir, sans hâte. Derrière moi, Georges dort pour toujours, courir serait l'abandonner sûrement ? Tout est si sombre, tout est si noir, quelle envie ai-je eu de quitter Georges pour ouvrir la porte ? La porte grince d'ailleurs déjà, qui se tiendra devant moi ? Ai-je vraiment envie de le savoir ? Est-ce que cela importe seulement ? Est ce que ce visiteur apaisera ma peine ou m'aidera t il à rejoindre Georges ? J'entre.

Dans la salle, la pendule d'argent marque quatre heures. Une jeune femme a servi le thé, et me sourit. Elle m'appelle Mamie. Elle s'appelle Anna. Dans ses bras, un nouveau né rose est endormi.

C'est en m'asseyant devant mon thé que j'ai vu Anna et, à vrai dire, sur le visage de cet amour d'enfant qu'elle me présentait, je retrouvai déjà le sourire de Georges.